Louise Productions
présente

HIVER NOMADE

Un film de Manuel von Stürler

DOCUMENTAIRE CINEMA – 90'

Dossier de presse

www.hivernomade.ch

Distribution:

JMH Distributions SA
Cassarde 4, 2000 Neuchâtel
societes@jmhsa.ch

Tel.: 032 729 00 20
www.jmhsa.ch

Presse:

Diana Bolzonello Garnier
4, rue de Genève, 1225 Chêne-Bourg
dianabg@vtx.ch

Tel.: 022 342 05 09
Mobile: 079 203 80 17

HIVER NOMADE

Carole et Pascal partent pour leur transhumance hivernale
avec trois ânes, quatre chiens et huit cents moutons.
Pour la nuit, une bâche et des peaux de bête comme seul abri.
Un film d'aventure au coeur d'un territoire en mutation.

Sortie suisse

7.11.2012

SYNOPSIS

Pascal, 53 ans, et Carole, 28 ans, sont bergers. En ce mois de novembre 2010, ils s'apprêtent à entamer leur longue transhumance hivernale: quatre mois pour parcourir 600 km en terre romande, en compagnie de trois ânes, quatre chiens et huit cents moutons.

Commence alors une aventure hors du commun: bravant le froid et les intempéries, de jour comme de nuit, avec pour seul abri une bâche et des peaux de bête, cette saga quotidienne sans cesse improvisée révèle un métier rude et exigeant, qui demande une attention de chaque instant à la nature, aux animaux, au cosmos.

Une odyssée dans un territoire en pleine transformation qui rend ce type de pérégrination chaque année plus difficile, surtout quand il faut dénicher l'herbe nécessaire entre villas, voies ferrées et zones industrielles.

Un voyage fait de péripéties quotidiennes, de rencontres surprenantes, de retrouvailles émouvantes avec les amis paysans, figures nostalgiques d'une ruralité qui se réduit comme peau de chagrin.

Un film dominé par les fortes personnalités de Pascal et Carole, dont la relation et la joie de vivre transforment cette transhumance en un formidable hymne à la liberté, aux antipodes de nos réalités confortables.

HIVER NOMADE est un film d'aventure, un road-movie contemporain, un reflet du monde actuel qui nous renvoie à nos racines et à nos interrogations.

Manuel von Stürler, réalisateur

Né à Lausanne en 1968, de nationalité suisse et française.

Après avoir étudié le trombone et la composition Conservatoire de musique neuchâtelois et à l'Ecole de jazz et musiques actuelles de Lausanne, Manuel von Stürler se produit sur scène au sein de formations acoustiques et électriques, sans opposer la musique improvisée et écrite. Il collabore avec des artistes tels que Philippe Lang Group, Malcolm Braff, Léon Francioli, Stéphane Blok.

Il compose plusieurs musiques pour l'art scénique et fonde la compagnie DUO MATò avec Arthur Besson, plaçant la musique au centre de la narration et du processus artistique théâtral. Une démarche originale qui séduit des metteurs en scène tels que Dominique Bourquin, Denis Maillefer et Fabrice Gorgerat.

L'exploration de la création passe aussi par la découverte du monde, qu'il parcourt avec sa compagne et ses deux enfants, totalisant deux ans de nomadisme, au Moyen-Orient, en Perse, en Europe de l'Est, en Islande, en Bolivie, au Chili et en Patagonie. C'est l'occasion de redécouvrir son vieil amour pour l'image et de réaliser plusieurs films personnels suivis d'un film de commande, pour la société Securitas.

En 2008, il se lance dans l'aventure d'HIVER NOMADE, un documentaire cinéma présenté en première mondiale à la 62ème Berlinale 2012 (Forum).

INTERVIEW

Avec le réalisateur Manuel von Stürler

Avant de réaliser HIVER NOMADE, votre premier film, vous avez été musicien et compositeur pour la scène et le théâtre. Pourquoi et comment vous êtes-vous orienté vers le cinéma?

Vers l'âge de 20 ans, après avoir suivi des études de musique, j'ai été confronté au dilemme de choisir entre cette première passion et celle que je me découvrais pour la photographie et le cinéma. J'ai finalement opté pour la voie musicale, tout en continuant à pratiquer la photo et la vidéo en amateur. Ma rencontre avec la transhumance m'a insufflé un nouvel élan et déclenché le désir impérieux de me consacrer à un autre domaine de création.

Si le nomadisme des Roms est souvent traité au cinéma, celui des bergers qui perpétuent la tradition millénaire de la transhumance l'est beaucoup moins. Comment ce sujet s'est-il imposé à vous?

Au retour d'un long voyage à l'autre bout de la planète avec ma famille, j'ai appris qu'un important troupeau de moutons avait passé devant ma maison, située pourtant en périphérie d'une concentration urbaine. L'hiver suivant, j'étais à l'affût. Je l'ai cherché et l'ai trouvé près d'une petite ville voisine. J'éprouvais alors, chez moi, les mêmes sensations que j'avais ressenties en voyage. Avec les bergers, je redécouvrais mon territoire et posais un autre regard sur les quartiers de villas qui empiètent sur la campagne. Ce fut une incroyable rencontre: tout d'abord avec le spectacle inouï du flot des moutons, mais surtout avec les bergers, Pascal et Carole. L'aventure de la transhumance m'a passionné, elle m'a ouvert les yeux sur la mutation du paysage et la «los-angelisation» du Plateau suisse. L'idée d'en faire un film s'est immédiatement imposée.

Vestige d'un autre temps, la transhumance est-elle bien perçue dans les campagnes?

Le symbole biblique du berger, tout comme le retour à la nature et l'image d'Epinal que représente la transhumance, exercent un pouvoir de fascination stupéfiant. Partout où ils passent, les moutonniers attisent la curiosité et la sympathie. Ils sont d'ailleurs tellement sollicités qu'il leur arrive de se cacher à l'abri d'une clairière pour ne pas être dérangés! Les bergers et le troupeau ne sont cependant pas toujours les bienvenus: sur la défensive pour toutes sortes de raisons, certains agriculteurs craignent pour leurs cultures et leur interdisent l'accès à leur domaine. La transhumance est réglementée par les autorités qui attribuent des zones aux propriétaires de troupeaux, mais rien n'oblige les paysans à accepter les moutons sur leurs terres.

Comment les bergers vous ont-ils accueilli?

Nous nous sommes tout de suite appréciés. Avec sa finesse de regard sous des dehors bourrus, Pascal m'a tout de suite charmé. Carole aussi. Ils ont le goût de la beauté et du «pur», sans jeep ni vêtements synthétiques aux couleurs criardes, et ont opté pour les ânes et les magnifiques tenues traditionnelles des bergers bergamasques. J'ai très vite été embarqué par leur aventure. J'avais envie d'y retourner le lendemain, et le surlendemain…

Avez-vous facilement convaincu Pascal et Carole de participer au tournage?

Au début, ils étaient sur leurs gardes. Il faut dire qu'ils sont abondamment photographiés et qu'il y a eu plusieurs vidéos amateurs sur eux. Quand ils ont compris que mon projet était plus ambitieux et que j'étais déterminé, ils m'ont pris au sérieux. Pendant le développement du projet, qui a duré près de deux ans, j'ai participé à une transhumance complète – le temps nécessaire pour enraciner la confiance mutuelle.

Vous mettez en valeur le savoir-faire des moutonniers, leur aptitude à guider le troupeau vers les pâtures «autorisées» et à veiller à la santé des bêtes. Leur maîtrise vous a-t-elle impressionné?

C’est un métier très exigeant et j’avais envie de restituer sa complexité, sa réalité haletante, le mouvement du troupeau. Les bergers sont sans cesse sur le qui-vive et les moments de répit sont rares. Guider un troupeau de huit cents bêtes sur un chemin de trois mètres de largeur bordé de champs ensemencés qu’aucun mouton ne doit fouler n’est vraiment pas à la portée du premier venu. Il faut un doigté de chef d’orchestre!

La lecture est la seule distraction des bergers. Que lisent-ils à la lueur de leur lampe frontale?

Carole a toujours un livre dans sa poche qu’elle ouvre à chaque moment de répit. Elle lisait par exemple *Cantique de l'apocalypse joyeuse* d’Arto Paasilinna.

Quelle distance les bergers et leurs bêtes ont-ils parcouru durant les quatre mois de transhumance?

Environ 600 km, soit une moyenne de 5 km par jour.

Les bergers voyagent avec trois ânes, huit cents moutons, quatre chiens et dorment en permanence à la lisière des bois, dans le froid de l’hiver. Comment l’équipe de tournage s’est-elle adaptée à ces conditions de vie particulièrement difficiles?

L’équipe a été composée en fonction des objectifs que je m’étais fixés et des conditions particulières de la transhumance. Le chef opérateur, Camille Cottagnoud, est un habitué des tournages en montagne et la prise de son était assurée par mon frère, Marc von Stürler, également aguerri. Il a évidemment fallu s’adapter au rythme de la transhumance, et non l’inverse!

La bande sonore du film laisse peu de place à la musique. Pour quelle raison avez-vous choisi de privilégier le son direct?

Je tenais à mettre en valeur la matière sonore magnifique de la transhumance et envisageais de renoncer à toute musique. Finalement, j’ai quand même ressenti la nécessité d’en inclure pour ponctuer le film de respirations, marquer la temporalité et prendre un peu distance.

Bien que compositeur, vous avez confié l’écriture de la musique à Olivia Pedroli. Pourquoi ne l’avez-vous pas créée vous-même?

Le travail de réalisation est très exigeant et je n’avais pas la disponibilité pour me consacrer à la composition musicale. Je trouvais par ailleurs intéressant que la narration soit nourrie par l’apport d’un autre regard et d’autres oreilles.

Pour la conception du film, vous avez collaboré avec Claude Muret, qui a épaulé nombre de réalisateurs suisses. Sa contribution a-t-elle été fructueuse?

Bien qu’engagé dans différents processus créatifs depuis plus de vingt ans, j’ai vite compris que j’avais besoin de l’expérience d’un «vieux sage» à mes côtés. A cet égard, Claude Muret a joué un rôle déterminant. Il a été très présent à chaque étape du processus.

Votre inexpérience dans le cinéma a-t-elle été un handicap pour trouver un producteur?

Avant d’approcher des producteurs, j’avais beaucoup travaillé et déjà réuni une équipe solide autour du projet. Je n’arrivais donc pas les mains vides! Heinz Dill et Elisabeth Garbar ont tout de suite été enthousiastes Ils ont aussi été les premiers à en mesurer le potentiel cinématographique et à me faire confiance.

Après cette première réalisation réussie, avez-vous d’autres projets de films?

Oui, j’ai plusieurs projets de documentaires en route, mais il est essentiel de ressentir la «juste» vibration qui permet de porter un projet avec conviction à long terme.

LES PERSONNAGES

Pascal, le berger

Né en Corrèze de parents industriels, Pascal Eguisier, 54 ans, a grandi à la campagne. Il découvre le monde de l'élevage par ses copains d'école et donne volontiers des coups de mains à l'écurie, où il apprend à s'occuper des bêtes.

Après avoir passé un été dans les Pyrénées comme aide berger, il part l'année suivante en Suisse pour une estive avec 350 moutons. Il fait alors une rencontre décisive, celle du berger Louis Gabbud qui en est à sa cinquante-sixième transhumance hivernale. Fasciné par sa personnalité et son mode de vie, il s'engage comme aide auprès de bergers bergamasques (nord de l'Italie), et se forme durant trois ans à ce qui deviendra son métier et sa raison de vivre.

Il s'installe ensuite en Suisse où il pratique depuis trente-trois ans la transhumance des moutons durant l'hiver.

INTERVIEW

Avec Pascal Eguisier, berger

En vous découvrant, dans HIVER NOMADE, conduire de main de maître huit cents moutons, vous sembliez être prédestiné à devenir berger. Est-ce le cas?

Je suis issu d'une famille d'industriels et ma mère était professeur de latin et de grec, mais bien sûr qu'avec mon prénom, Pascal, je devais être prédestiné… Comment cela m'a-t-il pris? Moi-même je suis encore le premier étonné. Je dois avoir un amour inné pour la terre, et surtout pour les animaux. Je viens du Limousin, en France, une région à forte densité bovine, et j'aurais pu choisir la vache, mais je me suis finalement consacré au mouton. Tout jeune déjà, j'allais aider un copain qui faisait du veau sous la mère pour les foins ou le nettoyage des étables dès que j'avais un moment de libre.

Depuis quand êtes-vous berger?

J'ai fait une saison d'été dans les Pyrénées et je travaille en Suisse depuis trente-trois ans. J'ai d'abord gardé le troupeau d'une clinique de Montreux qui élève des moutons à la montagne pour les cures de cellulothérapie prisées par les «grands» de ce monde!...

A propos de la profession de berger, faut-il parler de métier ou de vocation?

Pour vivre avec un troupeau pendant quatre mois, 24 heures sur 24, on peut carrément parler de sacerdoce! C'est comparable au lien qui unit le moine à son monastère.

A quoi pense-t-on la nuit dans la forêt, seul avec les moutons?

Je ne sais pas s'il est toujours bon de penser, mais il est sûr qu'il y a communion avec tous les éléments, le ciel, le vent, la neige, la pluie… J'éprouve alors la sensation d'être un fils de la terre.

Quels sont les aspects de la transhumance que vous appréciez le moins?

J'aime tout dans la transhumance, mais un peu moins la pluie et la tempête. Le troupeau en souffre et moi aussi, surtout pour dormir. Il n'y a rien de plus désagréable pour le corps que les changements de climat et l'humidité qui pénètre partout. Je préfère l'hiver froid et la neige, pour autant qu'elle n'empêche pas les moutons de se nourrir. C'est pourquoi je caresse depuis longtemps le rêve de partir chez les Nénètses de Sibérie, au-delà du cercle arctique, poursuivre une transhumance de rênes. Le froid sec ne me dérange pas du tout, même à moins 40°. Dans le sud de la Sibérie, j'ai déjà rencontré des gardiens de rênes; là-bas, les grands espaces et l'authenticité de l'environnement sont propices à une autre quête qu'ici.

Après combien d'années de pratique devient-on le «chef d'orchestre» expérimenté d'un troupeau?

Pour trouver un équilibre et ne pas céder au stress, il faut pas mal d'années l'expérience. Quand on est berger en second, il n'y a qu'à suivre le mouvement, mais lorsqu'il faut prendre soi-même les commandes, c'est une autre affaire. Au début, on panique parce qu'on ne sait pas comment diriger un troupeau; il y a des décisions à prendre et si elles s'avèrent mauvaises, je ne pense pas que mon employeur sera satisfait de mes services.

Carole, votre seconde dans HIVER NOMADE, apprend encore le métier. S'en sort-elle bien?

Carole, qui est ma compagne, s'est montrée très courageuse. Je lui tire ma révérence et j'ai beaucoup d'éloges à lui adresser. Partager la vie de l'ours bourru, volcanique et explosif que je suis n'est pas facile! Heureusement, elle a aussi du caractère, mais elle a parfois dû accepter mes sautes d'humeur en rapport avec la marche du troupeau.

Comment expliquez-vous la fascination qu'exerce la transhumance sur la population?

La curiosité des gens pour la transhumance peut parfois nous donner l'impression d'être relégués dans un musée!... Cette attirance est pourtant compréhensible; voir un troupeau de moutons ravive la fibre terrienne chez certains et évoque un thème biblique pour les croyants. Sans doute cette vision les renvoie-t-elle à leur aspiration à une vie plus authentique et fondamentale, mais peuvent-ils renoncer à la sécurité matérielle et à la superficialité? J'ai fait ce choix de liberté, je suis léger, je ne possède rien et je n'ai pas de banquier sur le dos. Ma plus grande richesse est de vivre dans la nature et de me réveiller le matin en contemplant le ciel et la lune. C'est un magnifique palace auquel même les rois n'ont pas droit!

Combien de curieux et de passionnés vous abordent-ils en moyenne chaque jour?

S'il pleut, s'il y a du brouillard ou s'il fait froid, il n'y a personne. Finalement, les courageux ne sont pas si nombreux…

Vous est-il arrivé d'être chassé par des agriculteurs hostiles à la transhumance?

Oui! Cela est très rare car nous ne faisons que passer, mais la majorité des agriculteurs sont contents de nous voir revenir année après année, et certains sont devenus des connaissances.

Le bétonnage des terres agricoles et fourragères vous heurte-t-il?

Oui, mais c'est le propre de toute société d'évoluer. Heureusement, les nouvelles villas sont concentrées autour des villages et non pas éparpillées dans la campagne. C'est déjà un bon point. Par contre, le bétonnage des chemins agricoles est-il vraiment une nécessité? Je me pose la question.

Vous avez adopté la tradition des bergers bergamasques –vêtements de laine, grands chapeaux, voyage avec des ânes – alors que vous pourriez vous déplacer en 4x4 et porter des vêtements synthétiques. Pourquoi ce choix?

J'ai eu la chance extraordinaire d'apprendre des Bergamasques – qui ont une expérience et un savoir-faire ancestraux – comment se vêtir avec de la laine. La matière vivante provenant du mouton est parfaitement adaptée à la vie de berger, mais il est toujours plus difficile d'en trouver.

Les ânes et les chiens vous appartiennent-ils?

Le patron me fournit les ânes, mais je viens avec mes chiens et mon paquetage. Les chiens m'accompagnent toute l'année, car sans eux, il m'est impossible de conduire le troupeau.

Quel est le salaire d'un berger pour une transhumance?

Pour un berger passionné qui vit dans des conditions pas toujours évidentes, l'argent n'est pas déterminant!

Que faites-vous pendant les huit mois qui séparent deux transhumances?

Je m'occupe de bétail dans un alpage et je voyage.

Avez-vous hésité à accueillir sur la transhumance une équipe de tournage?

J'ai accepté d'être filmé parce que Manuel von Stürler est un bon copain, mais surtout pour mes enfants, qui ont 23, 19 et 8 ans, et que je vois peu. Par images interposées, ils pourront ainsi connaître leur père. C'est une forme de transmission.

Qu'attendez-vous de la sortie de HIVER NOMADE?

Que le film contribue à ce que la société reconnaisse les bergers transhumants qui ont perpétué au fil du temps un des plus ancien métier du monde. Peut-être aussi qu'il me permettre de nouer des contacts en Sibérie pour suivre une transhumance de rênes!

Carole, la bergère

Carole Noblanc, 28 ans, Bretonne d'origine, a grandi à Quimper où elle a travaillé comme diététicienne… jusqu'au jour de sa rencontre avec Pascal, il y a 6 ans, au cours d'une randonnée dans les Alpes suisses.
Elle est la seule femme en Suisse, et peut-être en Europe, à vivre la transhumance hivernale. Elle le sait et en tire une légitime fierté.
Cette jeune femme de caractère, bien dans ses baskets, qui empoigne la vie avec énergie, a en effet décidé d'apprendre un métier qui se situe aux antipodes de la culture urbaine dans laquelle elle a vécu: commander les chiens, bâter les ânes, installer le bivouac, soigner les moutons.
Un choix difficile à vivre, loin du confort sédentaire, qu'elle assume avec panache.

INTERVIEW

Avec Carole Noblanc, bergère

Dans quelles circonstances la diététicienne bretonne que vous êtes a-t-elle été amenée à s'initier à la conduite d'un troupeau de huit cents moutons dans les campagnes suisses?

J'ai toujours voulu quitter ma Bretagne natale, où je vivais en plein centre de Quimper, au milieu des voitures et des cinémas, mais je ne voulais pas partir sans avoir de but. Etant donné que j'aime la montagne depuis longtemps, j'y suis souvent allée, et c'est au cours de vacances en Suisse que j'ai rencontré Pascal, qui était berger dans un alpage. Il m'a proposé du travail et j'ai fait un essai concluant de deux semaines, si bien que j'ai décidé de tout lâcher en Bretagne. Un mois plus tard, je m'installais en Suisse. A l'alpage, j'ai commencé par faire des crêpes, évidemment bretonnes, et j'ai découvert la transhumance l'hiver suivant.

Combien de transhumances avez-vous suivies?

La première année, je n'imaginais pas un instant passer tout l'hiver dehors! J'ai donc trouvé un emploi dans un bistrot, toujours pour faire des crêpes, mais je rendais souvent visite à Pascal.
Je me suis rapidement aperçue que je préférais nettement la transhumance aux crêpes! L'année suivante, je l'ai suivie plus régulièrement. En tout, j'y ai pris part pendant six ans, dont deux en entier.

Quels sont les aspects du métier de bergère les plus difficiles à maîtriser?

Il faut être constamment attentif à ce qui se passe. C'est aussi très difficile de donner des ordres aux chiens. Je crois que je n'ai pas la voix assez forte pour m'imposer et que les sons aigus sont moins audibles pour les chiens. Avec Titus, que je connais depuis tout petit, ça fonctionnait, mais pas avec les autres. Il faut vraiment avoir ses propres chiens. Trouver de la
bonne herbe pour les moutons est aussi très complexe. Il faut aller en repérage quand les moutons ruminent, vers midi, et éviter les prairies qui ont été souillées par du purin et qui deviennent impropres pour les bêtes. Le pire, ce sont les voies de chemin de fer.

Je me suis retrouvée un jour avec le troupeau coupé en deux par le passage d'un train. Par chance, aucun mouton n'a été tué.

Dans le film, on vous voit souvent devant le troupeau en train de donner du pain sec aux moutons. Pourquoi?

Ce sont des guides, c'est-à-dire cinq à six moutons que l'on garde d'année en année pour prendre la tête du troupeau. On leur donne un nom – Irmate, Tabasco, Marilyn –, on leur met une cloche et on les gâte au pain sec et au chocolat; ils font partie de la famille comme les ânes et les chiens. En entendant le tintement, les autres moutons font ce qu'ils ont toujours fait: ils suivent!

On entend souvent dire que la vie dans la transhumance est très dure pour une femme. Davantage que pour un homme?

Le problème, c'est la force physique, mais certaines femmes sont aussi robustes que des hommes. Je n'arrive pas par exemple à tirer les cordes pour le campement. Je ne peux pas non plus serrer les sangles qui maintiennent le chargement des ânes. Il faut aussi accepter de prendre une seule douche par semaine, mais ces conditions d'hygiène peuvent autant incommoder un homme qu'une femme!

Comment expliquez-vous la fascination qu'exerce la transhumance sur la population?

Les gens sont surpris de constater que la transhumance perdure toujours et qu'il soit possible de se passer du confort moderne. Je crois surtout que c'est le choix de vivre en dehors de la société, au rythme de la nature, et d'échapper au cercle vicieux «travailler pour payer» qui les fait rêver.

Appréciez-vous que la transhumance attire autant de visiteurs?

Pas toujours! Après avoir passé toute la journée dans le froid, j'avais parfois juste envie d'être tranquille; il m'était alors difficile de discuter autour du feu avec des gens qui venaient partager notre repas et repartaient ensuite pour dormir au chaud.

Avez-vous été confrontée à l'hostilité des agriculteurs?

Certains sont très contents de nous voir arriver et tout se passe très bien, mais d'autres partent du principe qu'ils sont chez eux et ne supportent pas que les moutons mangent leur herbe.
J'avais parfois l'impression qu'ils enviaient de nous voir passer notre chemin avec nos bêtes.

Comment percevez-vous la vie sédentaire pendant la transhumance?

Pendant la transhumance, j'apprécie l'esprit de liberté et la vie sédentaire me paraît limitée.

Quelles réflexions vous inspirent le bétonnage du territoire et la réduction des terres agricoles et fourragères?

Heureusement qu'il y a les montagnes, car la place de la nature en plaine diminue de plus en plus.

Appréciez-vous les vêtements de laine traditionnels des bergers bergamasques?

Devant le feu, il faut porter de la laine, car les escarbilles trouent les vêtements synthétiques. Dans la forêt, les habits sont soumis à rude épreuve et seule la laine résiste vraiment. Nous portons aussi des capes qui nous protègent très bien du froid.

A Noël, on vous voit déguster des huîtres et de la bûche. Aviez-vous la nostalgie de la mer?

Non, mais de sa saveur! C'est pourquoi, pour me faire plaisir, on m'apporte des huîtres à Noël.

Dans HIVER NOMADE, on vous voit toujours avec un livre à portée de main. Que lisiez-vous?

La trilogie Le goût du bonheur (Gabrielle, Adélaïde, Florent) de Marie Laberge, Cantique de *l'apocalypse joyeuse* d'Arto Paasilinna ou encore *Un été prodigue* de Barbara Kingsolver.

Qu'avez-vous le plus apprécié dans la vie nomade?

J'ai adoré être dans la nature avec les moutons, les ânes et les chiens et me réveiller le matin en pleine forêt dans des paysages toujours différents. C'est un grand privilège d'avoir pu vivre pendant quelques années dans ce décor.

A part l'afflux de visiteurs, qu'est-ce qui vous a le moins plu?

J'avais très peur des tempêtes dans la forêt, avec le risque permanent qu'une branche ou un arbre me tombe sur la tête.

Avez-vous accepté sans hésiter d'être filmée par l'équipe de tournage de HIVER NOMADE?

Quand Manuel von Stürler a parlé de son projet, jamais nous n'avons imaginé que ça prendrait une telle ampleur! Le tournage s'est bien passé, dans un climat de confiance, de bonne entente et j'ai beaucoup apprécié les bons repas qu'ils nous concoctaient. Ce fut un vrai plaisir!

Cette année, vous avez décidé de ne pas suivre la transhumance. Avez-vous d'autres projets?

J'ai éprouvé le besoin de retrouver un peu de solitude après le trop-plein de sociabilité des années de transhumance et d'alpage. Je pense évidemment souvent à cette magnifique aventure, mais j'ai d'autres projets dans l'immédiat: voyager et fabriquer du savon pour le vendre sur les marchés.

Jean-Paul, le propriétaire du troupeau

Jean-Paul Peguiron s'est spécialisé depuis quelques années dans l'élevage des agneaux. A la fin de l'été il achète des bêtes dans les régions de montagne suisses, afin de constituer un troupeau qu'il engraissera entranshumance et qu'il vendra au fur et à mesure à la grande et petite distribution.
Tout au long du périple, il viendra chercher régulièrement les agneaux «prêts», c'est-à-dire ceux qui correspondent à la demande du marché. C'est une sélection rigoureuse qui consiste à débusquer l'agneau ni trop, ni pas assez, mais juste à la bonne taille de gigot capable de satisfaire le consommateur d'aujourd'hui.

Jean-Paul est préoccupé par sa survie économique car cette chaîne de production traditionnelle peine à faire face à la concurrence étrangère, notamment celle de la Nouvelle-Zélande.

INTERVIEW

Avec Jean-Paul Peguiron, propriétaire du troupeau

La transhumance est-elle une tradition de votre famille?

Pas du tout! J'ai fait un apprentissage de boucher et j'ai longtemps travaillé dans un abattoir, ce qui m'a permis de nouer beaucoup de contacts dans le milieu du commerce de la viande. En 2002, quand l'entreprise qui m'employait a fermé ses portes, j'ai eu la possibilité de reprendre une zone de transhumance à laquelle un collègue avait renoncé et je me suis lancé. Il faut aussi dire que j'ai toujours aimé les moutons.

Avez-vous fait vous-même la transhumance?

Non, et je n'y tiens pas!

Vous êtes propriétaire de quelque huit cents moutons que vous confiez à des bergers pendant quatre mois d'hiver pour la transhumance. Quelles tâches accomplissez-vous?

J'achète et je vends des agneaux. Je les acquiers entre le 15 septembre et le 15 octobre quand ils redescendent des alpages. En somme, je prends le relais à la fin de l'automne, quand l'estivage se termine pour les éleveurs de montagne. Pour les engraisser, je les confie alors à un berger qui fait la transhumance pendant quatre mois. Il faut préciser ici que je n'ai pas le droit de prendre des brebis portantes dans le troupeau, seuls les agneaux destinés à la boucherie y sont autorisés.

Dans HIVER NOMADE, on vous voit prélever régulièrement les agneaux qui sont engraissés. Qu'en faites-vous?

Je les livre aux abattoirs officiels et je vends la viande, du petit au grand distributeur, en fonction de la demande.

La transhumance est-elle avantageuse pour vous?

Il s'agit d'une ancienne tradition qui profite avant tout aux consommateurs et que nous espérons perpétuer aussi longtemps que nous trouverons des bergers pour conduire les troupeaux. J'ai l'autorisation de faire paître mes bêtes dans une zone attribuée par les autorités sanitaires des cantons de Vaud et Fribourg, mais je dois me conformer aux prescriptions fédérales sur les épizooties. Je pourrais évidemment engraisser ces agneaux à l'étable, car la transhumance n'est guère rentable.

Qu'est-ce qu'un bon berger?

Il est exclu de confier un troupeau à des gens inexpérimentés qui rêvent de faire la transhumance! Il faut vraiment des bergers compétents. Certaines zones ne sont plus exploitées par les propriétaires de moutons en raison de la pénurie actuelle de bergers. Ils ont pour mission de veiller en permanence sur les bêtes pour éviter les accidents, de choisir les pâturages en fonction de la qualité de l'herbe, d'empêcher les bêtes de fouler les champs ensemencés ou les nouvelles prairies détrempées, de trouver une clairière pour la nuit… C'est vraiment un métier. Je dois avoir entière confiance en mon berger car je ne peux pas vérifier en permanence ce qu'il fait ou courir à gauche et à droite pour calmer des agriculteurs mécontents!

Que se passe-t-il si l'abondance de neige empêche les moutons de paître?

S'il n'y a plus d'herbe pour les bêtes, je suis tenu par le service vétérinaire d'interrompre la transhumance et de les ramener à l'étable, où de la place en suffisance doit leur être ménagée en permanence. Je dois aussi veiller à ce qu'elles soient traitées avec des vermifuges, qu'elles n'aient pas le piétin et qu'elles reçoivent tous les soins nécessaires.

Le téléphone portable a-t-il changé les conditions de la transhumance?

C'est un avantage fabuleux par rapport à ceux qui m'ont précédé. S'il y a un problème, les bergers peuvent m'atteindre à tout moment et je peux les avertir quand je viens prendre des bêtes pour les livrer aux abattoirs.

La qualité de la viande des bêtes qui font la transhumance est-elle vraiment de meilleure qualité?

La viande est évidemment plus naturelle dans la mesure où les agneaux consomment la même herbe que les chevreuils et les chamois. La chaire des bêtes qui vivent au grand air tout l'hiver présente forcément d'autres qualités que celle des animaux sédentaires engraissés en moins de temps avec du maïs et de l'orge.

Le prix payé pour les agneaux élevés en liberté est-il plus intéressant?

La différence n'est pas vraiment sensible, mais nous espérons obtenir une meilleure reconnaissance et un meilleur prix pour la qualité des agneaux qui font la transhumance. La concurrence des exportations étrangères ne nous facilite toutefois pas la tâche.

La transhumance est-elle en butte à des oppositions politiques?

Non. Pour éviter les conflits avec les gardes forestiers et les agriculteurs, les autorités vétérinaires veillent évidemment à maintenir un équilibre entre le nombre de troupeaux et le seuil d'acceptabilité par la population campagnarde, mais elles n'envisagent pas du tout de l'interdire. Au contraire. En Suisse, il y a eu jusqu'à vingt-deux troupeaux,

mais ils sont moins nombreux actuellement, car certains propriétaires renoncent à leur droit de transhumance faute de bergers compétents.

Les interviews ont été conduites par Françoise Deriaz

FICHE TECHNIQUE ET ARTISTIQUE

Les bergers	Pascal Eguisier et Carole Noblanc
L'éleveur de moutons	Jean-Paul Peguiron
Scénario	Claude Muret et Manuel von Stürler
Réalisation	Manuel von Stürler
Image	Camille Cottagnoud
Son	Marc von Stürler
Montage	Karine Sudan
Assistantes montage	Prune Jaillet et Jessica Dayan
Montage son et mixage	Etienne Curchod
Etalonnage	Patrick Lindenmaier
Régie	Raymond Vonnez
Musique originale, voix, guitares et piano	Olivia Pedroli
Violon	Annick Rody
Alto	Laurence Crevoisier
Contrebasse	Gerald Perera
Enregistrements	Olivia Pedroli et Bernard Amaudruz
Coréalisation musicale	Stéphane Blok
Mixage	Bernard Amaudruz
Production	LOUISE PRODUCTIONS, Lausanne
Producteurs délégués	Elisabeth Garbar et Heinz Dill
Assistante de production	Vanda Rodrigues
En coproduction avec	Radio Télévision Suisse TSR - Unité documentaire Irène Challand, Gaspard Lamunière SRG SSR idée suisse Patrizia Pesko
	Arte G.E.I.E. Unité documentaires Annie Bataillard, Anett Sager
Avec le soutien de	Office fédéral de la culture Fonds REGIO Films avec la Loterie Romande et la Fondation vaudoise pour le cinéma Fonds culturel Suissimage UBS Kulturstiftung Gesellschaft zu ober Gerwern Bern Bürgergemeinde Bern Fondation SUISA Pour-cent culturel Migros

LOUISE PRODUCTIONS Sàrl

Société basée à Lausanne, Suisse, fondée en 1996.
Producteurs: Heinz Dill et Elisabeth Garbar.

Louise Productions a commencé par offrir des services de production exécutive pour le cinéma, la télévision et la publicité, assurant en particulier l'accueil de productions étrangères venant tourner en Suisse, que ce soit pour le long métrage, le documentaire de télévision ou la publicité (**LA DÉBANDADE** de Claude Berri, Renn Productions; **CHAOS** de Coline Serreau, Les Films Alain Sarde, des vidéos musicales de **Phil Collins** ou **Maxime Le Forestier**).

Depuis 2001, Louise Productions développe et produit des films documentaires et de fiction, à la fois pour la télévision et le cinéma.

La démarche de Louise Productions se distingue par son engagement aux côtés des auteurs et l'accompagnement qu'elle assure tout au long de la réalisation de leur film.

Filmographie

2012 **HIVER NOMADE** de Manuel von Stürler, coécrit par Claude Muret. Documentaire de cinéma(90 min.) en coproduction avec TSR Radio Télévision Suisse, Arte G.E.I.E. et le soutien de l'Officefédéral de la culture, du Fonds Regio Films (avec la Loterie romande, la Ville de Lausanne et la Fondation vaudoise pour le cinéma), du Fonds culturel Suissimage, de la Fondation UBS pour la culture, de la Gesellschaft zu ober Gerwern Bern, du Bürgergemeinde Bern, de la Fondation SUISA, du Pour-cent culturel Migros.
Première mondiale au Forum de la Berlinale 2012.

2009 **A L'OMBRE DE LA MONTAGNE** de Danielle Jaeggi. Voyage inédit dans le temps... entre sanatoriums et présence allemande, la Suisse se trouve alors face à son destin. Documentaire long métrage de cinéma en coproduction avec Les Films d'Ici, Paris, Graffiti Doc, Italie, SRG SSR idée suisse (TSR) et Arte G.E.I.E., avec le soutien de l'Office fédéral de la culture, la Fondation vaudoise pour le cinéma, du Fonds Regio Films, du canton des Grisons et de la Ville de Davos. Sorti en salles en Suisse romande le 28 octobre 2009.

2009 **LA BEAUTÉ CRUE** d'Hervé Nisic et Michel Beretti. Réflexions sur la relation que les artistes contemporains ont entretenue avec l'Art brut comme source d'inspiration. Documentaire de long métrage, en coproduction avec la Télévision Suisse Romande et Atopic à Paris.
Festival du film d'art 2009, Montréal, Canada.

2008 **AU CAFE ROMAND** de Richard Szotyori avec Matthias Urban, Jean-Pierre Gos, Jane Friedrich et Isabelle Tosic. Court métrage de 9 min. Coproduction avec la Télévision suisse et le soutien de l'Office fédéral de la culture, la Fondation vaudoise pour le cinéma, le Fonds Regio Films, Vevey-Riviera, Casino Barrière.
Prix du Meilleur espoir suisse et Prix du jury des jeunes au Festival du film de Locarno. Sortie en salles en Suisse romande le 28 octobre 2009 en première partie du film UN AUTRE HOMME de Lionel Baier (6136 entrées en Suisse).

2007 **LA VALISE** de Kaveh Bakhtiari avec Maurice Aufair et Bella Wajnberg. Court métrage de 12 min. Coproduction avec la Télévision suisse et le soutien de l'Office fédéral de la culture, la Fondation vaudoise pour le cinéma, le Fonds Regio Films, les villes de Genève et Vevey, le Pour-cent culturel Migros. Sortie en salles en 2009 en première partie du film A L'OMBRE DE LA MONTAGNE de Danielle Jaeggi.

Festivals Cinéma Tout Ecran 2007, Suisse (Prix meilleur court métrage suisse); Regensburg Short Film Week 2007, Allemagne (Prix du public); Fipa Festival 2008, France; Trieste Film Festival 2008, Italie; 43rd Solothurn Festival 2008, Suisse; Tampere Film Festival 2008, Finlande; 10ème Festival du film francophone 2008, Autriche; Edinburgh Film Festival, Ecosse; Sydney International Festival 2008, Australie; Festroia International Film Fest. 2008, Portugal; Festival Cinema Jove 2008, Espagne; Fairecourt Festival 2008, France (tournée de dix villes); Odense Film Festival 2008, Danemark; Rhode Island Festival 2008, Etats-Unis; Festival du film francophone 2008, Suisse; FICFA Festival du film d'Acadie 2008, Canada; Savannah Film Festival 2008, Etats-Unis; Festival de Badalona 2008, Espagne; 17th Mediterranean Fest. of New Filmmakers 2009

2005 **LE SOUFFLE DU DÉSERT** de François Kohler. Documentaire de cinéma 80 min. produit pour le compte de XL Production pour Film & TV Sàrl, en coproduction avec l'Office national du film du Canada, la Télévision suisse romande et Arte G.E.I.E., avec le soutien de la Fondation vaudoise pour le cinéma et le Fonds Regio Films. Sortie en salles en Suisse romande en 2005 et Suisse allemande en 2006, ainsi qu'en Belgique. Près de 9000 entrées en Suisse et 3000 en Belgique.

2003 **iXième, JOURNAL D'UN PRISONNIER** de Pierre-Yves Borgeaud et Stéphane Blok. Documentaire-fiction de long métrage. Coproduction avec la Télévision suisse romande avec le soutien de l'Office fédéral de la culture, de la Fondation vaudoise pour le cinéma et du Fonds Regio Films. Sortie en salles en Suisse romande en 2004 avec 980 entrées.

Festivals Festival de Locarno 2003, Suisse (Léopard d'or de la compétition vidéo internationale); New-York International Independent Film and Video Festival 2004, Etats-Unis; Trieste 2004, Italie; Festival international du film de la Rochelle 2004, France; SefNef Seoul Net and Film Festival 2004, Corée du Sud; VIPER Basel 2004, Suisse.

Productions en cours

L'ESCALE Documentaire cinéma de Kaveh Bakhtiari, en coproduction avec la Télévision suisse SRG SSR et Kaléo Films, Paris, l'Avance à la réalisation du CNC, avec le soutien de l'Office fédéral de la culture, du Fonds Regio Films, de la Ville de Genève, du Fonds culturel Suissimage.

Productions en financement

A MOI! Long métrage de fiction de Kamal Musale, en coproduction avec Cinevedas, Montréal, avec le soutien de l'Office fédéral de la culture.

NAIN GEANT Court métrage d'animation de Fabienne Giezendanner.

Productions en développement

THIEL LE ROUGE Long métrage documentaire de Danielle Jaeggi et Alain Campiotti.

CHOINA Documentaire expérimental de Dominique de Rivaz.

L'AIR DE RIEN Court métrage de fiction de Sylvie Lazzarini, coproduit par Firelano Productions, Paris.